

XYZ. La revue de la nouvelle

Gilles Pellerin — Humour, quotidien et fantastique

Marc Sévigny



Numéro 10, été 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2831ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Sévigny, M. (1987). Gilles Pellerin — Humour, quotidien et fantastique. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (10), 9–15.

Gilles Pellerin,

Humour, quotidien et fantastique



Photo: Marc Sévigny

Gilles Pellerin est déjà connu des lecteurs de nouvelles. Il a publié dans de nombreuses revues, dont XYZ et le magazine littéraire Nuit Blanche, dont il est aujourd'hui le rédacteur en chef. Après nous avoir donné un recueil de nouvelles humoristiques, les Sporadiques aventures de Guillaume Untel (éditions Asticou, 1982), Gilles Pellerin récidive, et de belle façon, avec Ni le lieu ni l'heure, un recueil de trente nouvelles publié aux éditions l'Instant même à Québec. Cette maison d'édition, à laquelle participe

activement Gilles Pellerin, se consacre exclusivement à la publication d'auteurs de nouvelles. Il nous parle ici de sa démarche comme nouvelliste et comme éditeur.

Marc Sévigny

M.S. — *Gilles, on peut dire de toi que tu es un nouvelliste à part entière. Franchement, as-tu déjà écrit autre chose que des nouvelles?*

G.P. — Si on joue à la ligue du vieux poète, je peux remonter jusqu'à mes années de cégep, où j'ai écrit de la poésie et du théâtre dans le cadre de mes cours. À l'université aussi, je me suis beaucoup intéressé à la poésie et j'ai écrit des poèmes. J'ai même failli publier un recueil. Heureusement, le projet est tombé à l'eau, car c'était atroce, vraiment atroce, et d'ailleurs je l'aurais publié sous un autre nom. Ça m'a découragé pour de bon et je n'en ai plus écrit par la suite.

M.S. — *Et le conte? Il me semble retrouver chez toi le plaisir du conteur dans certaines de tes nouvelles.*

G.P. — Je ne sais pas exactement ce que c'est que le conte, mais je n'ai pas l'impression d'en écrire.

M.S. — *C'est un peu comme la nouvelle, on a du mal à la définir...*

G.P. — D'autant plus que le genre est en pleine effervescence et on a tendance à être très large sur l'étiquette. Il n'y a pas «d'appellation contrôlée»... Je me réclame davantage d'un certain type de nouvelle, qui procède de motifs dramatiques et d'éléments d'action. C'est pourquoi je n'apprécie pas tellement ce qui se fait en France actuellement, où les nouvelles sont à peu près dépouillées de toute structure dramatique. C'est plus un étalement d'émotions, de perceptions ou de descriptions de la réalité. Le texte pourrait commencer n'importe où et se terminer n'importe où, ça ne changerait rien. Je me situe plutôt dans le contexte très favorable où se trouvent les auteurs québécois, profitant à la fois de la culture télévisuelle anglo-saxonne basée beaucoup sur l'action dramatique et de l'influence plus littéraire des franco-européens.

M.S. — *Je reviens au plaisir du conteur que je sens chez toi. Une narration faite de clins d'oeil, de touches d'humour, avec un accent sur le fantastique intégré dans le quotidien.*

G.P. — Oui, parce que je pense que l'écriture a sa propre motricité, et j'aime bien prendre mes distances avec la structure dramatique. En ce sens, la littérature qu'on trouve dans certaines anthologies américaines de science-fiction et de fantastique est peut-être trop orientée en fonction d'une mécanique et d'une structure d'action au détriment de la qualité de l'écriture.

M.S. — *On constate par ailleurs que certaines exigences autrefois associées à la nouvelle sont moins présentes aujourd'hui. Je pense à l'obligation d'avoir une chute à la fin du texte, par exemple.*

G.P. — Oui, on a admis que la nouvelle était plus que le dénouement d'une action menée à vive allure. Elle peut aussi traduire un changement d'état d'âme qui apparaît comme la réponse à toute une série d'actions.

M.S. — *N'empêche que certaines de tes nouvelles se terminent par des chutes spectaculaires.*

G.P. — *Comme lecteur, j'apprécie beaucoup que la partie dramatique ne soit pas occultée, mais j'apprécie aussi toutes les ruses langagières qui ne sont pas au service de l'action. C'est pourquoi un auteur comme Cortázar m'impressionne tellement.*

M.S. — *Pour ce qui est de Ni le lieu ni l'heure, ça représente une étape importante pour toi. Tu en parles d'ailleurs comme d'un premier livre.*

G.P. — Je ne veux pas renier ce que j'ai fait auparavant, mais la parution de *Ni le lieu ni l'heure* marque en effet un nouveau départ après cinq ans sans avoir publié. Le point tournant, je crois, c'est lorsque je me suis rendu compte que je retardais sans cesse le moment de réunir un certain nombre de textes inédits. Puis j'ai décidé qu'il était temps de faire le saut.

M.S. — *La plupart de tes nouvelles sont très courtes. Est-ce un choix volontaire?*

G.P. — Je ne sais pas à l'avance quelle longueur aura mon texte au moment de l'écrire. C'est vrai que mes nouvelles sont habituellement courtes, mais j'ai aussi des textes en banque qui sont plus longs. Je me rends compte cependant que c'est un autre type d'imaginaire que je développe dans les textes longs.

M.S. — *Dans Ni le lieu ni l'heure, tes nouvelles se présentent un peu comme des images éphémères, des «flashes»...*

G.P. — D'ailleurs, pour répondre à ta question sur ma démarche de nouvelliste, je réalise que je n'ai pas fait autre chose que de la nouvelle sur le plan professionnel. Pourquoi? Parce que je n'ai pas de projets de roman, étant plutôt attiré par le petit événement, la petite situation qui appelle une résolution rapide.

M.S. — *À cet égard, la nouvelle est souvent une façon pour le romancier d'exploiter certaines idées qu'il aurait dû écarter autrement.*

G.P. — Là-dessus, j'ai l'impression qu'il y a plus de romanciers qui vont vers la nouvelle que de nouvellistes qui vont vers le roman. En ce qui me concerne, si je suis en mesure de prendre des notes, une idée peut trouver immédiatement sa résolution ou son expression. Le point de départ peut être une simple phrase que j'aurai transcrite dans un carnet. Il y a aussi des situations privilégiées, comme un trajet d'autobus entre Montréal et Québec, qui me donnent l'occasion d'ébaucher quelques idées de nouvelles.

M.S. — *As-tu éprouvé des difficultés à préparer le recueil de Ni le lieu ni l'heure?*

G.P. — Une des difficultés a été d'imaginer les textes dans leur globalité. D'ailleurs, ceux qui ont lu mon manuscrit aux éditions l'Instant même m'ont suggéré une structure en trois parties plutôt que les quatre que j'avais prévues au départ. Dans les *Sporadiques aventures...*, la structure en trois parties était très développée, je l'avais imaginée comme une sonate en trois mouvements avec des différences de rythme et de tonalité.

M.S. — *Il y avait aussi un fil conducteur dans le premier recueil, comme ce personnage qui entrait dans l'autobus avec ses lunettes*

embuées. Est-ce qu'on retrouve un fil conducteur semblable dans Ni le lieu ni l'heure?

G.P. — Moins. Mais en terme de structure, ça ressemble un peu au premier recueil, surtout la deuxième partie que je conçois comme un *scherzo*, un mouvement intermédiaire plus fantaisiste, avec des petites pièces plus effervescentes, plus légères. Plus humoristiques, aussi...

M.S. — *Le fait justement d'être reconnu comme un nouvelliste humoristique, est-ce gênant pour toi?*

G.P. — Cela m'a gêné surtout au début, parce que je me considérais d'abord comme un auteur de nouvelles fantastiques. Mais j'ai reçu beaucoup de demandes pour des textes d'humour et les gens ont commencé à s'intéresser à mon travail pour ça.

M.S. — *Il reste que le côté fantastique demeure, mais il n'est pas dominant dans tes dernières nouvelles. Il se combine à d'autres éléments qui sont une constante dans tes textes comme l'humour, le quotidien...*

G.P. — Oui, je pense que oui. Pour le fantastique, je ne lui demande pas de soutenir le texte, mais de créer une certaine tension. C'est une façon de susciter de l'incertitude et de l'ambiguïté dans le quotidien. J'aime dire qu'on peut disséquer une séquence de vie d'une demi-heure et en faire quelque chose de décisif. L'élément décisif, ça peut être (comme dans une de mes nouvelles) de voir ses propres traces dans la neige traversées par des traces de pneus de voiture. C'est aussi émouvant pour moi que de voir quelqu'un se faire frapper par une auto.

M.S. — *La nouvelle, justement, pousse davantage à suggérer qu'à décrire...*

G.P. — Ce qu'il y a d'extraordinaire dans la nouvelle, c'est qu'on a le droit de se tromper. On peut toujours recommencer avec d'autres personnages qui sont toujours, d'une certaine façon, frères et soeurs de personnages antérieurs. C'est une pratique schizophrénique, mais somme toute assez peu dangereuse, car il s'agit de personnages «jetables» en quelque sorte.

M.S. — *Lorsque tu écris des nouvelles, tu procèdes comment? Est-ce que tu les écris d'un trait?*

G.P. — Ça m'est arrivé une seule fois d'écrire une nouvelle d'un jet (je ne dirais pas laquelle, de peur qu'on me dise qu'effectivement, c'est la meilleure ou la pire). Habituellement, j'écris la première phrase, elle me tracasse pendant un certain temps, puis je la retravaille en ajoutant des éléments jusqu'au texte final.

M.S. — *Comment fais-tu? Tu écris par «flashes» que tu assembles par la suite?*

G.P. — Je travaille en fait par séquences, même dans le cas d'une nouvelle d'une page. Je vais buter sur un détail, comme la place que va occuper une tasse de café dans la représentation de la nouvelle.

M.S. — *Tu travailles de façon très visuelle...*

G.P. — Je travaille moins maintenant sur des décors que sur des humeurs et pour arriver à décrire ces humeurs, il faut que je les ressente au moment d'écrire.

M.S. — *On sent plus de gravité dans ton dernier recueil, une gravité qui était moins évidente dans tes textes précédents.*

G.P. — Oui, et les moments où j'arrive à traduire cette gravité dans un texte, j'en ressors vidé, épuisé, avec une tristesse infinie. En même temps, je suis sauvé. Un peu comme un film ou une pièce de théâtre peut nous sauver et nous débarrasser d'un poids en représentant des aspects de notre réalité intérieure. C'est une chance extraordinaire de pouvoir écrire quand ça va mal, on est plus «tendre» et davantage disposé à sortir de nous-mêmes. En ce sens, la littérature a une puissance d'évocation aussi grande, sinon plus grande, que la réalité brute.

M.S. — *Maintenant, je voudrais que tu parles de ton expérience d'éditeur. Est-ce une position difficile à tenir lorsqu'on est écrivain?*

G.P. — En ce qui concerne le travail d'édition sur mon propre livre, ce sont mes collaborateurs qui ont eu à vivre la partie difficile. Ils ont eu à se prononcer sur mon manuscrit — qu'ils n'ont d'ailleurs

pas accepté tel quel. Lorsque j'ai travaillé au livre de Bertrand Bergeron, *Parcours improbables*, j'ai eu beaucoup de plaisir à échanger avec le comité de lecture pour mettre au point le manuscrit final.

M.S. — *Oui, mais en terme de sélection des manuscrits?*

G.P. — C'est épouvantable. Je considère que je suis capable de te donner un avis sur un livre, mais quand vient le temps de juger un manuscrit... Il y a eu des réunions du comité de lecture où je ne savais pas, où j'avais du mal à me prononcer. Heureusement que je n'ai pas eu à me prononcer sur mon propre travail!

M.S. — *Des projets dans l'air?*

G.P. — Aux éditions l'Instant même, nous allons lancer notre troisième titre avec la publication du prix Adrienne-Choquette. Ce sera la troisième publication sur trente-sept manuscrits reçus. Nous participons également à une co-édition avec les éditions L'âge d'homme pour la publication du prix Prométhée, qui couronne le meilleur recueil de nouvelles de la francophonie.

M.S. — *Et tes projets personnels?*

G.P. — Je prépare un recueil de nouvelles qui aura un caractère intimiste, avec des textes plus longs que ceux que j'ai l'habitude d'écrire.

Bibliographie

Les Sporadiques aventures de Guillaume Untel, Hull, éd. Asticou, 1982.
Ni le lieu ni l'heure, Québec, éd. l'Instant même, 1987.